

Renaud Camus

La Guerre de Transylvanie

Journal 1991

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

A Daniel Lelong

Le réel est ce qui porte une ombre

Jean Frémon, *L'Île des morts*

Berlin, hôtel Esplanade, mardi 1^{er} janvier, une heure de l'après-midi. Salut, postérité du plus grand des grands hommes... Est-ce à peu près cela, le vers de Larbaud, ou plutôt de Barnabooth, à propos de Berlin? Un Barnabooth plus ou moins approximatif me tient compagnie à travers le monde, ou seulement l'Europe; et rarement il fut plus présent à mes côtés que lors de ce voyage-ci, et dans cette ville où je viens pour la première fois, mais où ce riche ambassadeur me représentait invisiblement de longue date – ou si c'était elle auprès de moi? De mes amis qui sont partis ce matin, rentrés en France sans que je les voie, car à cette heure-là je n'avais même pas encore regagné l'hôtel, aucun n'a été capable de me dire ce qu'était exactement la *Sieges-Allee*, que j'imaginai d'après les poèmes, *le* poème, être l'une des artères principales, encore que sylvestre, éventuellement, de la capitale éparse des reichs engloutis. N'est-ce pas sur la *Sieges-Allee* que marche l'ineffable Archibald Olson B., aux côtés de celui qu'il nomme vocativement *mon doux Stevo*, et qui lui-même me fut à travers les années un compagnon fidèle, et choyé en silence, blondement idéal, et si tendre? Or de mes actuels, bien réels, compagnons de voyage, aucun ne paraissait rien savoir de cette avenue boisée, sableuse, que traçait à travers le Tiergarten mon rêve complaisant, paresseux; pourtant l'un d'entre eux est allemand (« de l'Est », il est vrai), tandis que l'autre a fait ici, au sein de nos belles troupes d'occupation, son service militaire, assez longtemps et avec un suffisant plaisir pour se forger de l'Allemagne, de l'armée, des *Officers and Gentlemen* et des bords de la Sprée quelques images mythiques éternellement efficaces, car libidinalement fondatrices, ou presque.

N'empêche : pas de *Sieges-Allee*... L'inventé-je, ou bien Larbaud? On m'a montré toutefois, qui m'a semblé de bon augure dans ma quête, d'autant que je peux la voir de l'entrée de cet hôtel, ou peu s'en faut, la *Siegessäule*, colonne de la

Victoire, portant son *Grosser Stern*, au beau milieu du parc. C'est sans doute de là que vient la confusion. A moins, autre hypothèse de voyageur dépaysé, au demeurant fort ignorant de toute chose germanique, que notre *Allee* ne soit l'ancien nom de la *Strasse des 17. Juni*, qui commémore le soulèvement à l'Est, en 1953? Se dresse là, quoi qu'il en soit, le solennel Monument aux Morts soviétique, que gardaient jusqu'à ces jours derniers, seuls de leur espèce de ce côté de ce qui fut le mur, deux soldats russes, eux-mêmes protégés par deux soldats britanniques. Mais l'armée rouge vient de plier bagage; sa gloire et ses défunts n'ont plus pour rempart, là-bas, que la sagesse des citoyens et des nations; et l'on vend ses dépouilles médiocrement opimes – bonnets de fourrure de déserteurs, médailles communistes et lambeaux d'uniforme – sur les larges trottoirs du cours, face à la porte de Brandebourg, avec de petits fragments de mur dans des sachets de matière plastique...

Tout de même : Frédéric II (car c'est de lui qu'il s'agit, j'imagine) fut-il vraiment *le plus grand des grands hommes*...?

De son cheval il continue de veiller, *Unter den Linden*, sur l'admirable *forum federicianum*, qu'il semble avoir assez bien protégé, au point que c'est à peu près le seul secteur de la ville, à première impression, qui donne au voyageur le sentiment qu'il se trouve dans une grande capitale historique européenne. Du reste de l'immense agglomération, une bonne partie, avec les très larges avenues droites, les immeubles-tours isolés – comme il en abonde en ces parages-ci pourtant très centraux, sur une carte –, les longues et bizarres solutions de continuité, au sein même de ce que nous sommes habitués à considérer comme l'animation urbaine, évoque plutôt, pour l'étranger qui débarque, une interminable banlieue, ou bien les villes américaines, pour tourner plus flatteusement les choses. Est-ce là l'effet des terribles destructions de la guerre, de la longue partition qui a privé chacune des moitiés de la ville de beaucoup des éléments qui traditionnellement marquent de façon bien nette le centre des grandes métropoles? Ou bien l'étonnement que j'éprouve, et la difficulté de comprendre, tiennent-ils surtout au caractère particulier de ces jours fériés?

Hier lundi, tout ce que nous voulions voir était fermé. Nous nous sommes rabattus d'abord sur le grand stade olympique nazi, à Charlottenburg. Il fait paraître tout à fait riant et presque intime, par comparaison, gemütlichement humain et quasi rococo, le Foro Italico fasciste. Il y a ici, dans ces quelques idées architecturales, rares, simples et butées, quantitativement élargies à l'infini, comme par une hystérie glaciale, quelque chose de beaucoup plus inquiétant que dans la pure emphase mussolinienne, qui reste essentiellement décorative, elle, et soumise, même si c'est avec beaucoup de naïveté, à de millénaires traditions de fastes et de jeux du cirque. L'Olympia-Stadion, évidemment, a été dépouillé de la plus grande part de ses motifs ornementaux, trop compromis et trop compromettants; et la lumière basse d'un jour d'hiver du nord ne fait rien pour masquer la nudité terrible, énorme, où le rend cette inévitable toilette; sans compter que d'autres images, parisiennes, celles-ci, grecques, argentines ou chiliennes, scènes de rafles, de détention, de tortures ou de concentration, n'ont rien fait pour améliorer dans notre esprit, depuis la chère Mme Riefenstahl, les connotations fâcheuses et même sinistres dont sont encombrés les stades, le mot et la chose.

Selon ma méthode habituelle, j'ai choisi de m'en laver dans le stupre, et si possible dans le plaisir, puisque aussi bien nous était barrée, qu'y pouvions-nous, toute activité culturelle. Et j'ai mis tant d'ardeur à cette immersion délibérée dans la plus immédiate et la plus facile volupté que j'ai laissé s'achever en eau de boudin, sans y apporter la moindre touche finale délibérée, le journal de l'année dernière, dont je ne sais comment il s'appellera peut-être un jour, si Dieu veut.

Une après-midi presque entière à l'Apollo City Sauna m'a valu la rencontre d'un musculeux médecin badois et, dans la vapeur, quelques moments de très intense excitation, contrôlée toutefois, contrôlée comme je l'ai pu, car je voulais me réserver des forces pour la nuit. Et le ciel bas m'est témoin ce matin, ce très tardif matin, que j'allais en avoir besoin en effet, après un réveillon parmi les amis dans un assez désagréable restaurant de Kreuzberg, et après un passage avec eux au fameux SchwuZ, sympathique endroit, je suppose, mais qui garde beaucoup trop de traces à mon gré de sa sympathique, et combien méritante, origine militante : Gilles D. trouvait à ce loft immense, au quatrième étage d'une arrière-cour décatie de Kreuzberg, quelque chose de l'ancienne Arcadie parisienne ; et cette remarque n'est pas sans fondement, loin de là, malgré son caractère à première vue paradoxal, à propos de cet endroit très à la mode, et qui passe pour figurer le dernier mot du dernier cri de l'alternativisme berlinois. Encore ai-je passé trop de temps aussi, plus tard, au Tom's Bar, qui la veille s'était montré infiniment plus distrayant, d'où mon attachement prolongé, et malheureux, à son endroit.

C'est seulement sur le coup de quatre heures du matin, comme je me préparais à regagner sagement l'hôtel, que j'ai décidé de faire un dernier petit détour en faveur de l'Andreas Kneipe ; et là j'ai rencontré une animation bien supérieure en tout point à ce que j'avais cru découvrir plus tôt, et d'abord un joli petit Français de Berlin, Jacques, que je connaissais de vue du Marais, et qui a mis un très chaleureux point d'honneur à se montrer plus qu'accueillant envers son compatriote isolé dans la ville inconnue, et à lui souhaiter une heureuse année. Et vraiment ce furent grâce à lui, au Kneipe d'abord, puis en face, dans les profondeurs du Connection, où il m'avait entraîné, des moments de très précieuse intimité, tendre et souriante, légère, ambiguë juste comme il convenait, camarade à la fois et pleine de longs baisers, entrecoupés pour moi d'excursions solitaires et stupéfaites vers des obscurités frémissantes de tout ce que la tendance « leather » la plus rudement bon enfant peut inventer de caresses, de léchages, de suçages, de branlages et de divertissements divers, bien huilés.

Eux m'ont mis dans les bras, alors que déjà l'aube blanchissait la campagne, sûrement, d'un Sigmar au corps formidablement à mon goût, et qui s'est révélé, le bon garçon, outre que très complaisant à m'en laisser profiter, drôle, gentil comme tout, et même très tendre, lui aussi, qui l'eût cru ?

Jacques, cependant, était en compagnie de son amant en titre, un Allemand, et ne pouvait le quitter en cette nuit solennelle, d'autant moins qu'ils semblent s'entendre à merveille, selon quel exact modus vivendi je ne sais (quoique je le suppose assez libéral). Sigmar, lui, n'avait pas sur lui son nécessaire à lentilles de contact, de sorte qu'il ne pouvait non plus venir dormir ici. De toute façon, il était neuf heures

du matin, et nous n'avions plus guère d'énergie à échanger; mais beaucoup de bonne humeur et d'affection impromptue, le long des rues blanches qui nous ramènèrent un moment côte à côte, lui vers sa station de métro, moi vers cette chambre d'hôtel où j'ai dormi deux heures. Et c'était la première fois de ma vie que je rentrais si tard, je crois bien : la lumière du jour a déjà surpris mes plaisirs, mais c'était après de courtes nuit de printemps, pas au cœur de l'hiver.

Et comme j'achève à l'instant ce bref résumé de la nuit, soigneusement expurgé, il va sans dire, des épisodes les plus éprouvants pour les sensibilités les plus délicates, coup de téléphone de Sigmar, justement; qui ne me propose rien de moins que d'aller avec lui voir un film *coréen*, je vous prie (avec des sous-titres en allemand, je suppose!), dont il doit faire la critique pour un journal d'ici. J'ai réussi à contrer ou à différer ce projet, séduisant d'inspiration, certes, mais un peu austère de consistance, tout de même, par une invitation à une visite ici; et j'attends donc ce cinéophile. Si ne voilà pas une année qu'elle ne commence pas trop mal, pour une fois...

Cinq heures vingt (en attendant Sigmar). Mon intention était de quitter aujourd'hui ce grand hôtel, où m'avait installé la générosité de Philippe, et de gagner l'un des hôtels gay des environs de la Fuggerstrasse, Tom's House ou Brenner. Mais chez Tom il n'y avait de chambre que demain, le Brenner n'a de disponible que des doubles, et l'un ni l'autre, non plus qu'aucun hôtel de cette sorte, je suppose, n'accepte les cartes de crédit. Autant de bons prétextes pour écouter la voix susurrante de ma ruineuse paresse, et pour ne pas faire de nouveaux déménagements. Je vais rester ici. Après moi le déluge! L'Esplanade n'est pas tel que je l'aurais choisi personnellement, moderne (mais presque tous les hôtels de Berlin sont modernes), et se dressant dans des parages qui n'offrent à l'œil aucune satisfaction particulière, historique ou esthétique; mais il est très confortable, commodément situé, et suffisamment grand pour que des allées et venues de toute nature y passent tranquillement inaperçues (point essentiel).

Mon seul vrai reproche à son endroit porte sur l'éternelle question de la double porte. Le dépliant publicitaire vante « la parfaite insonorisation des chambres »; mais tout le monde sait bien (ou bien ce monde n'est-il fait que de moi?) qu'il n'y a pas d'insonorisation qui vaille ni qui tienne, sans double porte. Des enfants courent et jouent dans le couloir, cette après-midi. Et je suis exposé au moindre de leurs cris. Cependant j'ai plus ou moins résolu pour ma part les plus gros des problèmes de cet ordre : je ne dors plus, à Paris et en voyage, qu'avec des bouchons d'oreille. Je ne m'en sens que plus libre, plus objectif, pour m'étonner éternellement de la résistance butée, croissante, même – car cet hôtel est flambant neuf –, de l'hôtellerie universelle à cette commodité si simple, aux vertus pratiques et métaphoriques tellement évidentes : la double porte...